« Salut Jean-Mi, dis-moi quand est-ce que je peux t’appeler stp. André ».

Qu’ils vont me manquer ces mails qui annonçaient toujours une bonne demi-heure (minimum) de riches échanges téléphoniques. Pour moi qui n’ai pas eu la chance de connaître André de longue date ou dans le cadre de sorties mycologiques, ces quelques mots sont un condensé de l’homme qu’il était : une force motrice déterminée, une autorité polie dont vous vous sentiez avant tout honoré d’être l’objet. Car pour n’importe quel hurluberlu ou mycologue averti assez inconscient pour tenter de comprendre quelque chose à ce groupe diabolique de champignons que sont les cortinaires, le nom d’André Bidaud sonnait comme la référence ultime, du genre de celles qui closent les débats devant l’étiquette d’une assiette suspecte lors d’une exposition mycologique : « si, si, c’est bon, André a validé, c’est bien *subbulliardioides* mais celui de l’Atlas, pas le taxon d’Henry… ». Combien d’articles publiés par lui dans le bulletin de la FMDS/FMBDS et autres revues nationales et internationales ? Nicolas est certainement en train de faire le compte mais André, c’est la paternité de 1029 espèces et variétés nouvelles pour la science, dont 973 cortinaires au 12 février 2024, un chiffre amené à croître encore un peu cette année.

A l’image de sa stature de menhir, André était un colosse de travail.

Il n’est pas possible pour moi d’évoquer la mémoire d’André sans mentionner l’Atlas des cortinaires, ne serait-ce que parce que c’est via cette œuvre monumentale et unique dans le paysage bibliographique mycologique mondial, que j’ai eu le privilège d’entrer dans le cercle de ses proches. Si cet ouvrage a vu le jour sans lui en 1990, il en deviendra le premier auteur dès l’année suivante et le restera jusqu’au terme de cette extraordinaire aventure en 2017. Résolument anticonformiste, voire iconoclaste ou provocateur dans la forme, l’Atlas aura clivé et continuera de cliver la communauté des cortinariologues, mais il n’aura jamais laissé indifférent, le lecteur étant en quelque sorte sommé de choisir son camp, entre les « synonymistes du Grand Nord » et les « défenseurs de la nuance », que les auteurs de l’Atlas assumaient de représenter. La rigueur scientifique des descriptions taxinomiques de l’ouvrage, en revanche, a toujours fait l’objet d’un consensus assez remarquable, y compris de la part de ses plus farouches détracteurs, ou des phylogénéticiens revisitant les travaux des mycologues de l’ère pré-ADN depuis une vingtaine d’années.

Je crois que, s’il n’est pas absurde de déceler une partie de la personnalité complexe de P. Reumaux dans la forme de cette monographie dont il était le rédacteur principal, il n’est pas exagéré d’attribuer à André la transférabilité de son contenu vers d’autres sphères plus académiques. Ce n’est d’ailleurs pas un hasard si c’est vers André (et Espérance) que je me suis dirigé un soir de novembre 2013 lors des premières journées mycologiques du Pic Saint-Loup que nous organisions, mon ami Franck Richard et moi, à Lauret, pour proposer mes services de séquençage pour la préparation des quatre dernières Pars. Il y a onze ans, le recours aux techniques moléculaires n’était pas aussi répandu qu’aujourd’hui en mycologie, et pour une série déjà presque aboutie et exclusivement fondée sur un concept d’espèce morphologique, le risque était grand de déstabiliser tout l’édifice en y introduisant un nouvel outil, certes puissant mais souvent incongruent avec les méthodes classiques. Les conflits entre concepts d’espèces ne manquèrent évidemment pas de se manifester et il faut lire les diatribes de Patrick Reumaux dans les livrets des Pars concernées, mâtinées d’ironie, de dépit masqué ou d’enthousiasme surjoué, pour prendre la mesure du désarroi dans lequel mon initiative a pu plonger les auteurs à l’époque.

La réaction d’André face à ces coups de boutoirs incessants dans la forteresse qu’il avait contribué à bâtir depuis trente ans ? Rien. Ou presque rien. Un calme olympien que je ne compris que plus tard, en connaissant mieux l’homme et qui se résume en un mot : humilité. André avait pour boussole la quête de la connaissance la plus fine possible des espèces, de leurs limites et de leurs affinités. Si une technique nouvelle pouvait contribuer à cette connaissance, dusse-t-elle menacer ses certitudes et sa position établie d’expert infaillible vis-à-vis de la communauté, il prenait. Cette attitude, qui devrait être celle de tout scientifique biberonné au culte du doute méthodique, n’est pas toujours aussi perceptible dans le milieu académique, où les egos prennent souvent le dessus sur la recherche de la vérité scientifique. André aurait fait un excellent chercheur et je me sens privilégié d’avoir pu travailler avec lui, d’avoir bénéficié d’un peu de son savoir encyclopédique, mais surtout d’avoir pu contribuer à faire connaître et reconnaître l’œuvre de sa vie à l’international, via quelques articles publiés avec lui et valorisant le contenu scientifique de l’Atlas des cortinaires auprès de professionnels académiques non francophones.

Enfin, quiconque a connu André ne peut que se souvenir de sa voix. Etait-ce la douceur du timbre (pour un ancien facteur, ça ne manquerait pas de cachet !), le rythme de sa diction ou son léger accent savoyard, André avait l’art d’abaisser votre fréquence cardiaque dès qu’il parlait, y compris quand il mettait au supplice votre disque dur cérébral en égrenant des dizaines de binômes latins connus de lui seul (je n’ai jamais su s’il s’en rendait compte…). André énervé ? Je n’ai pas connu, ou alors je ne l’ai pas perçu et à dire vrai, j’arrive moins à me le représenter en colère que tatoué sur une Harley (qu’il a conduit une bonne partie de sa vie mais pour les tatouages, il faudra demander à Espérance…). Ce phlegme et cette gentillesse étaient appréciés de tous les mycologues en quête de quelques miettes de son savoir immense, mais c’était aussi un piège redoutable pour qui travaillait avec lui. Aucun projet ne paraissait irréaliste, aucun obstacle insurmontable lorsqu’il vous les présentait, alors que venant d’un autre, vous auriez pris vos jambes à votre cou. Et finalement, c’est lui qui avait raison car les vraies limites sont souvent juste celles de nos ambitions et André avait appris de je ne sais où, à pousser bien loin les siennes.

Cher André, ton départ si brusque a été un choc pour tous et nous sommes depuis ce 16 janvier 2024 nombreux à nous sentir un peu orphelins. Ton absence laisse un vide à la hauteur de la trace que tu auras imprimée dans la mycologie ces trente dernières années : immense et que personne ne pourra combler. Les New-Yorkais ont créé un mémorial à l’emplacement précis des tours jumelles et ils finissent d’édifier à sa périphérie sept tours plus belles ou plus grandes que les deux disparues. Il n’y aura pas d’« André Bidaud-bis » mais il y aura des héritiers inspirés qui tenteront, à leur façon et avec leurs moyens, de poursuivre ton œuvre, autour du souvenir de tout ce que tu leur auras transmis.

Adieu André.